

# Le Bulletin

# L'ILEC

## ■ DEVANT LE RISQUE ENVIRONNEMENTAL

### INTELLIGENCE DURABLE

*Editorial*

page 2

### LUMIÈRE SUR LE CATASTROPHISME ÉCLAIRÉ

*Entretien avec Benoît Pélopidas*

page 1

### DU BON USAGE DE LA CRISE

*Entretien avec Danielle Rapoport*

page 6

### QUAND CONSOMMER FAIT PEUR

*Par Alain Chauveau*

page 7

## Devant le risque environnemental

### Lumière sur le catastrophisme éclairé

**L**a catastrophe écologique devient une certitude. C'est ce que défend le catastrophisme éclairé, qui entend donner à l'homme la responsabilité de son avenir, ici et maintenant, et repenser les modalités de la responsabilité politique.

*Entretien avec Benoît Pélopidas<sup>1</sup>*

**Vous avez consacré récemment un long article<sup>1</sup> au « catastrophisme éclairé » défendu par Jean-Pierre Dupuy. Le temps est-il venu d'un nouveau pari pascalien consistant à miser sur la catastrophe, afin de la rendre assez crédible pour qu'elle puisse être prévenue ?**

**Benoît Pélopidas :** Le pari du catastrophisme éclairé consiste à renverser notre rapport au temps et à fixer la catastrophe comme un point de certitude dans l'avenir, mais précisément pour éviter qu'elle n'advienne comme vous le dites. Quant à qualifier cela de pari pascalien, cela me pose deux problèmes. D'abord, l'analogie équivaut à ériger la catastrophe au rang de Dieu, puisque pour Pascal, il s'agit précisément de parier sur l'existence de Dieu. En disant cela, je n'ergote pas sur des détails. Il n'est en effet pas rare de confier à la catastrophe entendue comme crise grave une vertu révélatrice, une capacité à trancher, analogue à celle de Dieu. Inutile d'être un révolutionnaire bolchevique pour adopter cette approche : elle se retrouve par exemple dans la conception gaullienne du chef d'Etat comme héros. Et sur le plan moral, cette pédagogie de la catastrophe reste très problématique.

Mon second problème serait que vous envisagiez le pari pascalien comme une stratégie sans regret où celui qui se trompe a la certitude qu'il ne perdra rien. S'engager dans la voie du catastrophisme éclairé ou dans une autre, mais en vue de prévenir la catastrophe, n'est pas neutre. Il serait malhonnête de dire que

*(suite page 3)*

## Intelligence durable

**L**ecture du XX<sup>e</sup> siècle à la lumière du catastrophisme éclairé ! Celui que Benoît Pélopidas, à la suite de Jean-Pierre Dupuy, définit dans ces pages comme ce qui « *donne à l'homme la responsabilité de son avenir, non pas face aux générations futures, mais face à ses contemporains ici et maintenant, voire face à ceux qui l'ont précédé, puisque s'il se rend responsable de l'extinction du genre humain, ses ancêtres n'auront plus personne pour porter leur souvenir* ».

Le 28 juin 1914, l'archiduc François Joseph est assassiné à Sarajevo. Contrairement à ce que prétend la propagande, les poilus, en majorité des paysans, ne sont pas partis la fleur au fusil. Le jeu stupide et aveugle des alliances, triplice et triple alliance, a plongé l'Europe dans le fer, le feu et le sang. Coût humain de cette hystérie collective : vingt millions de morts. En février 1917, Kerensky, à la tête des Mencheviks (qui signifie « minoritaires », au sein du parti ouvrier social-démocrate russe) remporte les élections à la Douma. Les Bolcheviks (« majoritaires »), menés par Lénine, organisent un putsch en octobre de la même année. On connaît la suite : dékoulakisation, famine, déportation, soit environ trente millions de morts. En février 1934, le généralissime Gamelin reste l'arme au pied, refuse la mobilisation partielle de l'armée française pour empêcher la remilitarisation de la Rhénanie et tuer dans l'œuf le nazisme en gésine. Résultat du coup de poker réussi d'Hitler, qui, rappelons-le, n'était pas soutenu par le haut commandement militaire allemand : cinquante millions de morts. En 1949, mythifié par une marche bidon, Mao est porté au pouvoir en Chine. Evaluation des meilleurs sinologues : soixante-dix millions de morts. Ajoutons les guerres locales depuis 1945 (Algérie, Vietnam...), les guerres civiles et les famines (Biafra...), les génocides (Cambodge...) N'oublions pas, dans cette comptabilité morbide, la grippe espagnole en 1920 (vingt millions de morts), ni les cent millions de morts dus à l'automobile, grande invention déployée au long du même XX<sup>e</sup> siècle. N'en ajoutons plus, les cimetières sont pleins.

Ouvrons les premières pages du XXI<sup>e</sup> siècle. Nous serions à un moment de l'histoire de l'humanité qui poserait un défi radicalement nouveau à l'espèce humaine : pour la première fois, son dynamisme se heurterait aux limites de la biosphère et mettrait son avenir en danger. Voyez les pauvres ours polaires décharnés ! Déclinologues, sinistrologues, « escrologistes », fanatiques de l'Apocalypse, ils sont nombreux à annoncer la fin des temps et, pour certains, à l'attendre avec frénésie. Surfant sur les peurs, les ignorances, la secte verte mondialisée ne s'appuie-t-elle pas sur un catéchisme qui sanctifie la nature, jette l'opprobre sur l'homme, cet être mauvais, souillé par le péché originel, qu'il faut punir ?

Comment faire la part des choses ? Quel est le bon diagnostic ? Quelle thérapie appliquer ? Faudrait-il nous exposer davantage aux risques, par une sorte d'anaphylaxie ?

Benoît Pélopidas en appelle à la médiation politique, qui suppose « *l'existence d'un tiers qui court-circuite la réciprocité de la violence* ». Danielle Rapoport nous rassure, puisque « *la crise peut ouvrir à des changements positifs et à des rebondissements bienvenus* ». Sur le plan de la consommation, Alain Chauveau exhorte les entreprises à « *ouvrir un véritable dialogue sur le développement durable avec les consommateurs, avec les nouveaux outils du Web 2.0* ». Au reste, ne faut-il pas faire appel à l'innovation, à l'esprit créatif, bref à l'intelligence humaine pour faire de l'écologie le moteur de la croissance, croissance fondée sur la recherche de nouveaux produits, de nouvelles technologies, de nouveaux métiers, liés à la protection environnementale ? Le destin de l'humanité ne dépend-il pas de l'exactitude ou de la fausseté de l'information dont elle dispose, et de la manière dont elle l'utilise ? Archiloque de Paros écrivait, au VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère : « *Le renard sait beaucoup de chose, le hérisson en sait une seule, mais capitale.* »

Jean Watin-Augouard

l'on n'y perd rien. Tout d'abord, on y perd le confort de l'indifférence. Peut-être au profit de la ferveur de l'engagement, mais avec aussi la crainte que ledit engagement ne suffise pas à empêcher la catastrophe. De manière plus prosaïque, cette perte de l'indifférence se manifeste dès maintenant pour ceux qui prennent la peine de pratiquer le tri des déchets, et se soucient davantage qu'auparavant d'éviter les gaspillages de tous ordres.

D'avantage qu'un soin jusqu'alors facultatif que l'on institue comme nécessaire, la lutte contre la catastrophe peut exiger des limitations de ressources, comme ont pu les vivre les habitants des villes soumises à la circulation alternée dans certaines circonstances.

A la différence du pari pascalien, celui qui parie sur la catastrophe se voile la face s'il s'imagine que cet engagement n'en est pas un et ne va rien lui coûter. Quant à savoir si ce sacrifice vaut la peine, c'est la question à laquelle ne peut échapper celui qui envisage de s'engager.

**Cette approche revient-elle à dire que la peur est bonne conseillère ?**

**B. P. :** Je tiens à insister sur la différence fondamentale qu'il y a entre une heuristique de la peur et ce que j'appelais une pédagogie par la catastrophe. Dans le domaine qui occupe mes recherches et m'a conduit à l'étude de la catastrophe, à savoir celui des armes nucléaires, on entend parfois qu'il faudrait une rupture du tabou de l'emploi de l'arme, ce qui inclut aussi la possibilité d'un attentat terroriste nucléaire, pour que le désarmement général et complet soit envisageable.

Cette croyance est une antienne bien connue, déclinée notamment sous la forme : « *une bonne guerre aboutirait à un sursaut de vertu* ». Il faudrait insister sur le fait que Robert Oppenheimer croyait déjà que l'usage de la bombe, par l'abomination qu'elle produirait, suffirait à convaincre du retour nécessaire à un monde *ante-nucléaire*. On imagine toujours que la catastrophe va provoquer le sursaut salutaire, alors que c'est rarement le cas. En matière nucléaire notamment, il y a fort à parier que la catastrophe effarerait au mieux celui qui ferait usage de l'arme, mais qu'elle inciterait les autres Etats détenteurs à la conserver à titre défensif, d'autant plus que la fonction défensive des arsenaux nucléaires est déjà mise en avant par les Etats détenteurs.

Jules Verne voyait dans l'invention du sous-marin ce qui mettrait un terme à la guerre. Les frères Nobel ont fait le même rêve en remplaçant le sous-marin par la dynamite, et on sait que certains théoriciens de la dissuasion ont ensuite poursuivi ce rêve d'une arme qui prévient toutes les guerres – objectif rapidement réduit à la prévention des seules guerres nucléaires. L'un des mérites de l'approche de Jean-Pierre Dupuy,

c'est que son ouvrage sur Tchernobyl<sup>2</sup> échappe à la tentation d'une pédagogie par la catastrophe, qui pourrait aisément naître du constat de l'absence d'apprentissage des hommes d'une catastrophe à l'autre. Cette tentation n'a pas manqué d'opérer dans les ouvrages antérieurs.

**Le catastrophisme éclairé n'est-il pas une autre manière de dénoncer le « capitalisme du désastre » comme le fait Naomi Klein ?**

**B. P. :** Le catastrophisme éclairé propose une approche systémique, la catastrophe étant au fond un bouleversement radical et subit du fonctionnement d'un système. Il ne s'en prend pas spécifiquement au capitalisme, même si les phénomènes mimétiques à l'œuvre en matière de finance s'apparentent, selon Jean-Pierre Dupuy, à la panique.

La critique du capitalisme opérée par Naomi Klein et le catastrophisme éclairé partagent cette échelle d'analyse et la dénonciation d'une part du fonctionnement du système capitaliste, mais leur cible n'est pas exactement la même.

Alors que Naomi Klein défend dans son ouvrage<sup>3</sup> que l'imposition de la libre concurrence constitue une thérapie de choc, qui déstabilise en profondeur les sociétés, le catastrophisme éclairé se soucie probablement davantage de la virtualisation et de la financiarisation de l'économie. De plus, dans sa mise en accusation de Milton Friedman et de la théorie monétariste, Naomi Klein cible une intention de saisir l'occasion de la catastrophe pour faire advenir les réformes souhaitées. Elle désigne là une intention coupable, alors que le catastrophisme éclairé évite à cette poursuite du coupable. Par la création d'un nouveau rapport au temps, il s'efforce d'échapper à la culpabilisation paralysante de l'homme, en faisant comme si l'homme était la victime de ce qui se passe, tout en gardant à l'esprit qu'il en est la cause principale.

**N'y a-t-il pas pour autant convergence dans la dénonciation de l'utilisation de la catastrophe comme instrument pour rendre la société docile ?**

**B. P. :** Au-delà de ces éléments, il y a effectivement entre les deux démarches une convergence profonde. Lorsqu'on lit l'ouvrage de Naomi Klein, on est frappé par le chapitre sur la Nouvelle-Orléans, dont les écoles ont été privatisées après le passage de l'ouragan Katrina. Naomi Klein insiste sur le fait que les partisans de la privatisation ont saisi cette occasion pour introduire une transformation en profondeur qu'elle juge néfaste. Je déduis de cette approche que même les altermondialistes, dont elle est sans aucun doute l'une des figures de proue, en viennent à craindre la catastrophe, et la

pédagogie par la catastrophe que je mentionnais plus haut. En effet, dans la première partie de son ouvrage, qui se veut dans la lignée de l'expérience de Milgram sur les origines de l'obéissance et du Huxley du *Retour au meilleur des mondes*, l'essayiste met tout son talent polémique au service d'une critique du choc ou de la catastrophe que l'on a conçu comme instrument, ou au moins comme occasion de rendre dociles individus et sociétés. De même que les tenants du catastrophisme éclairé, Naomi Klein la redoute, alors qu'il n'y a pas si longtemps, ladite catastrophe portait un autre nom : elle s'appelait l'aurore, comme le dit le jardinier d'*Electre*. Selon la fameuse formule de Lénine, « *mieux vaut une fin pleine d'horreur qu'une horreur sans fin* ». La Révolution comme catastrophe salutaire, on n'y croit plus, comme le montre le dernier ouvrage de Philippe Raynaud.

En effet, la catastrophe pose un problème d'échelle. Le terme n'implique pas nécessairement l'apocalypse planétaire instantanée, et les catastrophes pourront, au moins temporairement, profiter à certains, comme cela a toujours été le cas pour les guerres et, plus largement, pour tout phénomène qui touche des communautés humaines. Les mouvements hier révolutionnaires ne peuvent donc plus vraiment arguer de cet appel de l'aurore pour ne pas lutter contre la catastrophe. Ici commence la négociation politique.

*En quoi le catastrophisme des fanatiques de l'apocalypse, des millénaristes ou des altermondialistes et écologistes radicaux n'est-il pas « éclairé » ?*

**B. P. :** La différence est essentielle, et recoupe précisément celle que je dessinais à l'instant. Les « catastrophistes éclairés » craignent la catastrophe et s'y opposent, alors que les millénaristes l'appellent de leurs vœux et l'attendent, ou s'y résignent. Par ailleurs, l'adjectif « éclairé » renvoie à l'évidence au mouvement des Lumières du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui, s'il n'était pas nécessairement prométhéen comme un raccourci à la mode veut le laisser entendre, croyait en la perfectibilité de l'homme. La maxime kantienne « *aie le courage de te servir de ton propre entendement* » pourrait être celle des Lumières.

Le catastrophisme éclairé se place dans cette optique puisqu'il donne à l'homme la responsabilité de son avenir, non pas face aux générations futures, mais face à ses contemporains ici et maintenant, voire face à ceux qui l'ont précédé, puisque s'il se rend responsable de l'extinction du genre humain, ses ancêtres n'auront plus personne pour porter leur souvenir. Ainsi, l'homme est placé à l'heure du choix, et il peut se sauver ou, du moins, faire de son mieux pour y parvenir. Pour Jean-Pierre Dupuy et ses collègues, l'année 2040 constitue le

moment où les systèmes organisés que nous connaissons vont basculer pour produire une catastrophe globale. Pour les écologistes les plus radicaux, l'homme est plus coupable que responsable, et les naturalistes les plus extrêmes se réjouiraient même de sa disparition. C'est la différence fondamentale que je vois entre le catastrophisme éclairé et l'écologisme radical.

*En quoi la définition mathématique de la catastrophe nous éclaire-t-elle ?*

**B. P. :** Pour répondre brièvement à une question vertigineuse, je dirais que la définition mathématique nous permet de poser dans les bons termes le problème de la catastrophe. La catastrophe mathématique désigne l'irruption d'une anomalie imprévue dans une série de chiffres.

Je veux dire par là que la position du problème est exactement celle de l'anomalie : l'éventualité de la catastrophe nous confronte à la possibilité d'un inédit radical. Bien sûr, vous auriez raison d'objecter que des catastrophes ont déjà eu lieu ; voire ont régulièrement lieu. Mais la catastrophe au sens fort du terme est précisément celle qui fait événement, au sens où elle était imprévisible. Il me faut insister là-

dessus : imprévisible dans la mesure où la prévision et la prospective se fondent sur une compréhension de ce qui s'est déjà produit dans le passé, et dessinent des tendances sur cette base en vue de les prolonger dans l'avenir. En ce sens, la catastrophe de grande ampleur est *inconnaisable a priori*.

L'origine mathématique de la définition de la catastrophe nous met donc sur la piste du problème central : le savoir ne nous sauvera pas, pour trois raisons au moins.

Je viens d'énoncer la première, à savoir que la certitude en tant que telle sur la catastrophe n'est pas accessible *a priori*. On peut avoir l'intuition de l'imminence de la catastrophe, voire des indices suggestifs, mais pas une connaissance scientifique.

La deuxième raison tient au fait qu'il ne suffit pas de savoir pour croire, et encore moins pour agir. De ce point de vue, je partage pleinement la préoccupation de Jean-Pierre Dupuy, qui se soucie de rendre crédible la catastrophe, car c'est bien de croyance qu'il s'agit. Cela nous conduit à la condition paradoxale du prophète de malheur.

La troisième raison pour laquelle le savoir ne suffira pas à nous sauver concerne le rapport au politique. Si l'on admet que la catastrophe doit être prise en charge par l'action politique et pas seulement humanitaire, il faut reconnaître que ladite action politique consiste à décider en situation d'incertitude et à ne pas attendre une hypothétique certitude.



Le risque de destruction de l'environnement peut-il être sérieusement pris en considération alors que se multiplient et se mondialisent des peurs dans tous les domaines (santé, mœurs, démographie...), souvent imprégnées de concurrence victimaire ?

**B. P.** : Je me permets d'utiliser votre question pour souligner ce qui m'apparaît comme un problème majeur du catastrophisme éclairé, à savoir la difficulté qu'il éprouve à faire une place à la médiation politique. Au sens noble du terme, elle constitue la modalité par excellence par laquelle les communautés humaines se saisissent des problèmes qui les touchent collectivement. La notion de « *mal systémique* » qui se trouve au cœur du catastrophisme éclairé séduit, parce qu'elle articule la totalité des dimensions de la catastrophe globale, mais cet attrait intellectuel se double de deux difficultés pratiques.

D'une part, il ne permet que très difficilement de distinguer le risque de la menace, le risque naturel de la menace terroriste par exemple. Cette systématisation a un attrait intellectuel indéniable et peut permettre de rendre crédible la catastrophe aux yeux de populations qui, comme vous le dites, semblent voir les objets d'angoisse proliférer sous leurs yeux. Mais la saisie par le politique exigera de redécomposer les problèmes, tout en préservant un souci de cohérence.

Ainsi, Jean-Pierre Dupuy conçoit le phénomène terroriste à partir de la notion de ressentiment, et sous forme d'une dynamique mimétique. La notion de concurrence victimaire que vous évoquez trouve sa place à cet endroit de son catastrophisme. Cette approche par la dynamique mimétique qui s'auto-entretient ne veut pas ériger la rationalité des acteurs en cause de leurs actions. De ce fait, la distinction entre risque et menace est gommée et la place de la médiation devient problématique.

Comment réintroduire une médiation politique, si l'on considère que le phénomène est auto-entretenu et que la saisie de la rationalité qui l'anime n'est pas utile ? Ce que j'appelle médiation politique suppose l'existence d'un tiers qui court-circuite la réciprocité de la violence. Si le phénomène terroriste est envisagé comme une dynamique mimétique dont on ne se soucie pas de comprendre la rationalité, comment redonner une place à ce tiers ?

D'autre part, en dehors de la distinction entre risque et menace, et du souci de comprendre l'acteur politique comme tel et comme il se comprend lui-même, il me semble que le catastrophisme éclairé présente une autre grande difficulté, si on l'envisage comme le fondement ou le cadre d'un programme politique. Le catastrophisme éclairé entend renverser notre rapport au temps, nous l'avons évoqué. Par consé-

quent, il réfute la morale politique des conséquences, qui procède encore du présent vers l'avenir. Il y a là, me semble-t-il, un problème fondamental. En effet, si l'on en revient à la thèse classique de Max Weber sur la vocation du politique, seules les conséquences prévisibles de l'action font l'objet de la responsabilité. Prévisible, la catastrophe ne l'est pas, certes. Toutefois, comment envisager la responsabilité politique sur un mode alternatif ? Celui qui choisit de mettre son mandat au service de la prévention de la catastrophe met gravement en péril sa réélection. Il s'expose au problème fondamental du prophète de malheur : comment prouver que l'on a empêché la catastrophe ? Comment prouver que ce qui n'a pas eu lieu n'a pas eu lieu grâce à vous ?

En ce sens, le catastrophisme éclairé exige que l'on repense les modalités de la responsabilité politique, mais il nous confronte au court-termisme propre aux cycles électoraux qui rythment la vie démocratique. L'appétit de la réélection rend plus qu'improbable le

fait de placer un mandat sous le signe de la prévention de la catastrophe, à moins qu'elle n'ait déjà eu lieu, et que l'on fasse valoir la possibilité qu'elle se reproduise.

C'est sur ce type de ressorts qu'a pu être réélu le président Bush en 2004. Mais si l'on admet que la refondation d'une responsabilité politique selon un mode alternatif au « conséquentialisme » est pratiquement très difficile, les popula-

tions risquent de placer à nouveau leurs espoirs dans un salut par la découverte scientifique. Or c'est ce que souhaite éviter le catastrophisme éclairé, puisque cela constitue une raison supplémentaire de ne pas agir pour prévenir la catastrophe. Mais du fait des difficultés que j'ai tenté de vous présenter, je crains ce type d'effet. Il n'est donc pas évident que le risque de destruction de l'environnement puisse être pris en compte à partir du cadre dessiné par le catastrophisme éclairé dans son état actuel.

*Propos recueillis par Jean Watin-Augouard*

1) Doctorant en sciences politiques à Sciences Po (Ceri) et à l'université de Genève, allocataire de recherche du ministère de la Défense et coauteur de *l'Empire au miroir. Stratégies de puissance aux Etats-Unis et en Russie*, Genève, Droz, 2007.

2) *Retour de Tchernobyl - Journal d'un homme en colère*, Seuil, 2006. Et *Espirit*, « Le temps des catastrophes », mars-avril 2008.

3) Naomi Klein, *la Stratégie du choc. Montée d'un capitalisme du désastre*, Léméac - Actes Sud, 2008.



# Du bon usage de la crise

**L**es peurs et les angoisses liées aux changements climatiques et énergétiques augurent de l'ampleur de la révolution qui s'annonce. Elle touche les sphères de l'individuel et du collectif, et marque un tournant d'autant plus frappant qu'il semble irréversible.

*Par Danielle Rapoport, psychosociologue, directrice de DRC, études des modes de vie et de la consommation*

Comme pour toute crise qui induit des changements nécessaires, les peurs viennent tisser la toile de fond de nos préoccupations climatiques et énergétiques. Si la « crise » induit effectivement des aspects négatifs – passage douloureux d'un état connu à de l'inconnu anxiogène –, elle peut aussi ouvrir à des changements positifs et à des rebondissements bienvenus.

## Prise de conscience

Prenons la question du futur. Le « *no future* » ou la difficulté de se projeter des individus, ces vingt dernières années, avait deux conséquences relativement favorables aux satisfactions individualistes : le surinvestissement du présent et de ses opportunités, notamment dans l'hyperconsommation, sans questionnement ni culpabilité, et une certaine légèreté à ne pas prendre en compte les générations futures, voire à s'y confondre en bannissant les différences générationnelles (illusion du jeunisme).

Avec la nouvelle donne du « développement durable » et de sa sémantique, même inappropriée, la perception réapparaît d'un futur certes difficile à imaginer et imprévisible, mais bien présent et imparable, et plus que cela, habité par nos enfants et petits-enfants. « *Quel monde laisserons-nous à nos enfants* » devient l'antienne en vigueur.

La question mérite en effet d'être posée. Car elle agit à la fois sur le passé, dans cette critique et mise en cause des actions humaines peu soucieuses de l'environnement, et au présent, dans cette barbarie annihilant la responsabilité et les conséquences de ses actes, y compris dans les dérives irresponsables de la consommation, offre et demande incluses. Consommer peut être une menace et a perdu de son innocence, entre gaspillage délétère et crises sanitaires, frustration du « pas assez » et culpabilité du « trop », perte de sens

d'une offre obèse, quand les inégalités deviennent de plus en plus visibles et anxiogènes.

## Nouvelle palette des peurs

La nouvelle tessiture du futur, où tout est encore jouable tout en donnant l'impression (partagée par certains) d'aller dans le mur, dessine de nouvelles obligations « pour les autres », pour demain, pour des générations qui devront nous survivre : les « peurs de... » deviennent aussi des « peurs pour ». Sortie nécessaire d'un cocon individualiste pour affronter des contrées plus rudes, prise de conscience des limites d'une nature « généreuse » et de la jouissance du « tout et tout de suite », visibilité d'autres inégalités, comme celles, contraires à nos schémas mentaux, de penser les frontières entre mondes développés et en voie de développement, où ce sont ces derniers qui indirectement nous astreindraient à nous restreindre pour leurs propres dépenses énergétiques, croissantes et nécessaires...

Des conséquences climatiques planétaires aux nouveaux gestes quotidiens, la palette des peurs est large, et les angoisses primordiales reviennent à l'assaut. Vengeance d'une nature peu respectée, qui démontre par ses dérèglements le peu de maîtrise de l'homme, délogé (enfin ?) de sa place dominante de propriétaire pour une autre, plus modeste et fluctuante, de locataire de passage. Risque de famine et d'immigration de populations dérangeantes, alors que nos politiques actuelles tentent de dresser des modes de régulation drastiques vis-à-vis des « entrants ». Peur de manquer, aussi, pour des esprits habitués à l'avoir et à la possession, qui constituent autant de pôles sécuritaires et de repères. Fatalisme et sentiment

d'impuissance, pour des individus plus fragiles et réduits à subir le coût de ces bouleversements, financiers mais aussi plus profonds, et avec quels moyens ? Passage de la défiance, en fait protectrice et bien commode, à un quota de confiance obligée pour imaginer un futur viable, et pourquoi pas l'envie, voire la jubilation de s'y projeter, au risque d'empiéter sur nos confort matériels et psychologiques... Mais pour cela, il faudrait ne pas se sentir isolé dans nos actions « écolo-durables » et avoir le sentiment d'agir utilement, comme preuve d'une construction, même aléatoire, d'autres manières d'être et de faire.

**« Consommer peut être une menace et a perdu de son innocence, entre gaspillage délétère et crises sanitaires, frustrations du "pas assez" et culpabilité du "trop". »**

## Des mots et des maux

Nous voici donc confrontés, à la fois comme personnes, comme citoyens et comme consommateurs, comme nations, à la nécessité de prévoir et de prélever dans le présent des parcelles de possibles pour l'avenir. Nous voici face à un renversement de situation où la possession change elle aussi de sens, où le « loué » devient louable, où l'obsolescence se dénonce alors qu'elle faisait le bonheur de nos sens en besoin perpétuel de sollicitations, où le gaspillage devient illicite et le déchet matière digne d'attentions de tous les jours,

où économies énergétiques riment avec économies matérielles et, pourquoi pas, astuces du jour, pour rendre celui-ci plus désirable et ses arbitrages moins contraints. Mais le tableau risque de s'assombrir et de décourager les plus vaillants s'il y manque l'exemplarité des puissants, et si les effets encore plus délétères de la spéculation financière annulent les énergies nécessaires à une spéculation plus ambitieuse : celle de miser sur des forces d'inventivité et d'adaptation, et de mettre en regard nos actes pour un futur riche de sens et les actes de ceux qui prendront, naturellement, notre place.



# Quand consommer fait peur

**O**uvrir son réfrigérateur, téléphoner, se servir de son ordinateur portable, et même rester chez soi seraient des comportements à risque. Mal informé, incrédule ou schizophrène, le consommateur va-t-il rester dupe, surtout pour protéger sa santé ?

*Par Alain Chauveau journaliste, expert en développement durable et en responsabilité sociale des entreprises*

*« Ah, tiens, tu bois du Light ? Tu ne sais qu'il y a de l'aspartame dedans et que c'est cancérigène ? » « Tu ne devrais pas téléphoner si longtemps avec ton portable, tu vas attraper un cancer de l'oreille ou du cerveau... » « Sais-tu que j'ai une amie électrosensible ! Si elle se trouve à proximité d'un portable, d'une antenne relais, d'une borne wi-fi, elle a des migraines, érythèmes, nausées, troubles de la concentration, vertiges, palpitations, fourmillements... c'est l'enfer ! » « Tu n'achètes pas bio ? Avec tous les pesticides qu'ils mettent sur les fruits et légumes ! » « Depuis que ma femme a vu les campagnes de Greenpeace sur les produits chimiques dans les produits de beauté, comme le parabens, le formaldéhyde ou les phtalates qui peuvent causer des cancers, elle achète tous les siens dans des boutiques bio... » « On vient d'avoir notre premier bébé ! Tu ne peux pas savoir comme on a galéré pour trouver des meubles pour sa chambre dans lesquels on soit sûr qu'il n'y ait pas de polluants type formaldéhyde, composés organiques volatiles ou autres PCB. Non, mais on n'allait quand même pas faire respirer toutes ces choses à notre petit Jules, hein ? »*

Ne me dites pas que vous n'avez jamais entendu au moins une fois une de ces phrases, dans votre entourage. Moi, je ne sais pas si c'est parce que je vis dans un milieu « développement durable », mais c'est tous les jours. Maintenant, c'est « *Au secours, maman, j'ai peur !* ». Je croyais vivre une vie d'Occidental moyen,

bien à l'abri. Plus jamais faim, plus jamais soif, plus jamais froid, plus jamais chaud... et presque plus jamais malade. Bientôt, l'homme bionique, l'homme augmenté avec des puces dans le corps et des organes de rechange grâce aux biotechnologies. Et puis patatra ! J'apprends que je vis dans un monde dangereux, entouré de substances agressives, voire cancérigènes. J'avais bien compris que l'air qu'on respirait dans les grandes villes n'était pas bon, mais maintenant on me dit que l'air que je respire dans mon modeste appartement parisien est bien pire encore ! Que faire ? J'arrête de respirer ? Et, est-ce qu'un jour je vais être obligé comme certains Suédois « électrosensibles » d'aller vivre dans les bois, hors des zones « connectées », avec des sortes de moustiquaires antiradiations dès que je veux aller en ville ? Et, quand on me dit que le WWF a fait passer des analyses sanguines à trente-neuf députés européens volontaires, en 2004, et y a trouvé, en moyenne, quarante et une substances chimiques par personne, je me dis que Reach ne devait pas être complètement inutile, et je fonce chez mon naturopathe !

## Cherche guide désespérément

Alors, je sais ce que vous allez me répondre : « *Oui, mais nous vivons plus longtemps et en meilleure santé* ». C'est vrai : l'espérance de vie ne cesse d'augmenter dans nos pays industrialisés. On dit qu'une petite fille qui naît aujourd'hui devrait vivre cent ans... Sauf que certains prophètes de malheur (ou lanceurs d'alerte ?) disent que la courbe va bientôt s'inverser. D'aucuns vont même jusqu'à prédire la disparition de l'humanité : le sperme masculin serait de moins en moins fertile, à cause de tous les produits chimiques, et nous aurons de plus en plus de mal à nous reproduire... Alors, à qui pouvons-nous nous fier ? Les scientifiques ? Mais qui a développé tous ces produits ? Ne

jouent-ils pas aux apprentis sorciers, méconnaissant le principe de précaution<sup>1</sup> ? L'Etat ? Souvenons-nous du nuage de Tchernobyl qui s'était arrêté « miraculeusement » aux frontières de la France. Les médias ? Mais les journalistes racontent n'importe quoi, c'est bien connu ! Les entreprises ? Attention au *greenwashing*. Qui d'autre ? Les ONG, qui tiennent d'ailleurs le haut du pavé des sondages de crédibilité auprès du grand public, loin devant toutes les autres institutions. Et pourtant, les ONG sont aussi des marchands de colère ! Nous vivons dans un monde anxigène où le risque est généré par la société industrielle elle-même et individualisé. Ouvrir son réfrigérateur, téléphoner, se servir de son ordinateur portable, et même rester chez soi seraient des comportements à risque.

Pour le moment, le consommateur est encore souvent, soit mal informé, soit incrédule, soit encore schizo-phrène. Mal informé, il n'a jamais entendu parler de ces problèmes. Incrédule, il en a entendu parler, mais il n'y croit pas. Schizo-phrène, il sait, mais il ne va pas s'arrêter de téléphoner, ne veut pas payer 30 % de plus pour de la nourriture bio, etc. Mais ne vous y trompez pas : la demande est là, entretenue par les médias, par l'édition et par Internet. Si elle ne se traduit pas encore dans le panier de la ménagère, c'est que l'offre n'existe pas en quantité suffisante : produits trop chers, distribués dans des circuits spécialisés...

La motivation écologique, qui ne fait que s'accroître, s'est pour le moment concentrée sur le « *bon pour la planète* » (*eco-friendly products*). Mais, la seconde vague, qui pourrait être plus puissante et s'ajouter à la première, est celle de l'axe santé-environnement. Car, si nous pouvons nous mobiliser pour la planète et les générations futures, qu'avons-nous de plus précieux que nos petites santés ?

## Mieux informer les consommateurs

La question, pour les entreprises et leurs marques, n'est donc plus de savoir s'il faut y aller, mais comment. Il ne suffira pas, par exemple, de sortir un ou des produits plus

verts ou moins toxiques, surtout si ces produits deviennent des « héros » dans un portefeuille de produits « vilains ». Il faudra, plus globalement, restaurer la confiance. Je constate avec étonnement – et sans avoir reçu d'explications véritablement satisfaisantes – que les entreprises ont mis en place des stratégies de développement durable et de RSE (responsabilité sociale des entreprises), qu'elles ont fait d'énormes efforts de transparence sous forme de rapports très complets... qui ne sont lus que par quelques *stakeholders* spécialisés,

type analystes financiers ou extra-financiers, et grandes ONG. Et le consommateur ?

Pour des entreprises qui n'arrêtent pas de se dire « *tournées vers le consommateur* », où le client serait roi, le paradoxe est que tout ce qui se passe de négatif d'un point de vue environnemental et social se retrouve dans les médias (il est connu que les journalistes ne s'intéressent qu'aux trains qui n'arrivent pas à l'heure) et que le positif reste souvent caché.

Alors, le consommateur serait la partie prenante oubliée ? Messieurs les communicants, serait-il si difficile de sortir des discours publicitaires convenus (type campagne *corporate* sur le développement durable), d'ouvrir un véritable dialogue avec les consommateurs, par exemple avec les nouveaux outils du Web 2.0, en arrêtant le *top down* pour essayer le *bottom up*, en faisant confiance à l'intelligence collective ?

Devant les peurs peut-être irraisonnées mais que le système industriel et commercial génère lui-même, le risque est que, de plus en plus de gens rejettent ce système et adoptent des idéologies alternatives du type de celle de la décroissance. Le phénomène n'en est certes encore qu'au niveau du signal faible, mais les marques auraient tort de ne pas le prendre en compte dès maintenant.

1) On assiste selon Ulrich Beck, sociologue allemand, auteur de la « *Société du risque* » (Aubier, 1986) à une disparition du monopole scientifique sur la connaissance : « *La science devient de plus en plus nécessaire mais de moins en moins suffisante à l'élaboration d'une définition socialement établie de la vérité.* »



---

### Bulletin de l'Institut de liaisons et d'études des industries de consommation

Directeur de la publication : Dominique de Gramont – Editeur : Trademark Ride, 93, rue de la Santé, 75013 Paris (tél. 01 45 89 67 36, fax 01 45 89 78 74, [jwa@tmride.fr](mailto:jwa@tmride.fr), [www.trademarkride.com](http://www.trademarkride.com)) – Rédacteur en chef : Jean Watin-Augouard – Secrétariat de rédaction et contact : François Ehrard (01 45 00 93 88, [francois.ehrard@ilec.asso.fr](mailto:francois.ehrard@ilec.asso.fr)) – Maquette et mise en pages : Graph'i Page (01 39 72 20 28, [ividalie@orange.fr](mailto:ividalie@orange.fr)) – Imprimé par : RAS, 6, avenue des Tissonvilliers, 95400 Villiers-le-Bel – ISSN : 1271-6200 – Dépôt légal : à parution – Reproduction interdite sauf accord spécial

